

ETIENNE DAHO

MYTHOMANE

Virgin 201 887 (dist. Arabella)

Pour commencer, Etienne Daho a fait un disque d'automne, faisant montre d'un esprit de stratégie météorologique par pur hasard. Un disque de chanson(s). Un disque innocent qui tourne sur lui-même sans s'en soucier, se pelotonne dans un coin du canapé ou d'une oreille distraite. Discret, rapidement familier, à la saveur profondément anodine. Qui rime avec grenadine, dexédrine, gabardine et boîte à sardines. A Rennes (Ouest), des crachins doux et monotones arrosent méthodiquement des mal-au-cœur qu'on s'invente. A l'Ouest, du nouveau, du nouveau.



Le hiatus, dans ce petit courant d'air frais, peut venir de l'emballage. Handicap ou avantage. Primo, la caution du couple Elli-Jacno, l'une signant une pochette jolie et ratée (portrait pâlot de Giacomoni), détail secondaire mais révélateur. l'autre une production sans faute et raplapla, détail primordial mais pas décisif. Secundo, l'apport et la caution, encore, des musiciens de feu Marquis de Sade au complet (c'est-à-dire Pascal en moins). Comprenez, « X sort son premier album accompagné par MdS et produit par Jacno », ça peut aussi bien vous enterrer que vous propulser un bonhomme. Seulement X est en l'occurrence Etienne Daho, un cas peu banal. Les Marquis sont des amis à lui, et les chansons s'en sortent. Plutôt bien, à mesure qu'elles s'enroulent. Elles ont le swing léger et insistant, la mélancolie acerbe ; de l'exotisme et du quotidien ; du chien. Elles ont des saxos qui vibrent et des guitares qui picotent ; de l'allure. Il y a comme un voile pastel sur la voix, d'émotion sur les mots. La déception, c'est par exemple de découvrir « Cow Boy » ou surtout « Tu Dors Encore » bien mal rémoulées par rapport aux maquettes qu'Etienne m'avait fait découvrir des mois plus tôt. C'est la crainte de voir le personnage — bien différent du beau jeune homme vaguement moderne de la photo — mal appréhendé, ses prétentions détournées. En réalité, Daho, qui n'est ni rock ni (vraiment) chanson, ni fleur ni béton, ni Jonasz ni Couture ni (encore moins) Simon, caresse le rêve d'écrire pour Françoise Hardy. Dans son cinoche à lui, la lucidité adulte culbute les manières enfantines, les rythmes indolents culbutent les bouts de phrase. J'aime bien les musiques de Darcel, « On s'fait la Gueule », qui fait penser à une miniature de ballade de John Cale, et surtout les deux fins

de face, qu'il a composées tout seul : « Va t'en » et « Mythomane ». Souhaitons que la suite lui rende un peu mieux justice. En attendant, ce disque-là, simplement, raconte des histoires. Il y a quelque chose, dedans, qui frissonne. Pas si courant, par ces soirées d'automne. — FRANÇOIS GORIN.